

Le téléphone

André-Paul Duchâteau

Dans le cadre de la Fureur de lire 2021

Carnet pédagogique

Proposition de séquences de cours
à destination des élèves du premier degré



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Avant-propos

Ce carnet pédagogique propose une série de pistes didactiques destinées aux élèves du premier degré de l'enseignement secondaire autour de la plaquette *Le téléphone*, publiée dans le cadre de la Fureur de lire 2021. Cette nouvelle d'André-Paul Duchâteau a été précédemment éditée dans le recueil de nouvelles *Jusqu'à ce que mort s'ensuive* publié aux Éditions d'Alcrena en 1990.

Le récit policier tient une place particulière dans l'histoire de la littérature belge d'expression française. Que l'on songe à Georges Simenon ou encore à Stanislas-André Steeman, de nombreux auteurs belges se sont imposés comme des figures incontournables du genre sur le plan international. André-Paul Duchâteau est de celles-là. Connu comme scénariste de bandes dessinées, il est notamment le créateur du héros populaire Ric Hochet dessiné par Tibet. Sa production pléthorique en BD ne doit pourtant pas occulter qu'il était également un excellent auteur de nouvelles et de romans policiers. Repéré dès ses 16 ans par Stanislas-André Steeman, récompensé par le Grand prix de littérature policière, édité notamment aux prestigieuses Éditions Le Masque, André-Paul Duchâteau est une des figures les plus importantes de la littérature policière belge.

Ce dossier est l'occasion pour les enseignants de familiariser leurs élèves avec le récit policier et de faire découvrir un auteur belge à travers l'analyse d'une nouvelle du genre. Le carnet propose des exercices d'analyse et d'autres plus créatifs imaginés en lien avec les compétences du cours de français.

1. Qui est André-Paul Duchâteau ? ¹



André-Paul Duchâteau
dans les années 1990
(© Sylvie Duchâteau)

André-Paul Duchâteau naît à Tournai le 8 mai 1925. Malgré un père absent, il jouit d'une enfance calme et évolue dans un milieu relativement aisé.

Il développe très tôt un attrait particulier pour la littérature et l'imaginaire en général. Il découvre ainsi avant ses 7 ans l'œuvre de Stanislas-André Steeman à travers la publication de *Six hommes morts*, dans l'hebdomadaire *Le Moustique*.

Dès l'adolescence, il se met à écrire et ambitionne de devenir écrivain. Il a à peine 16 ans lorsque Stanislas-André Steeman publie son premier roman policier, *Meurtre pour meurtre*, dans la collection de fascicules « Le Jury » des éditions A. Beirnaerd, en 1941.

Inspiré par les auteurs qu'il lit et adore comme Georges Simenon, Agatha Christie, et plus généralement, les auteurs anglo-saxons, André-Paul Duchâteau signe quelques romans et de nombreuses nouvelles, son genre de prédilection, pour différentes collections et plusieurs magazines.

Il fait ses premiers pas en bande dessinée dès 1947. Il adapte alors des récits de Paul Féval et de Walter Scott pour l'hebdomadaire *Bravo !* avant d'entrer à la rédaction de la version belge du *Journal de Mickey*. C'est à cette occasion qu'il croise Gilbert Gascard, alias Tibet, avec lequel il noue une véritable amitié. Ils créent, en 1955, le personnage de Ric Hochet, jeune journaliste collaborant régulièrement avec la police judiciaire dans des intrigues teintées de fantastique. Le succès est énorme et durable puisque les deux compères signent pas moins de 78 albums entre 1963 et 2010. Une collaboration qui prendra fin avec la mort de Tibet le 2 janvier 2010.

1 - Cette biographie est destinée aux enseignants, pour leur permettre d'en tirer les éléments utiles aux élèves.

Mais *Ric Hochet* est loin d'être la seule série sur laquelle André-Paul Duchâteau a travaillé. Après un intermède de quatre ans au Congo où il dirige deux journaux, *L'Avenir* et *Actualités africaines*, il revient en Belgique et reprend son travail de scénariste.

À partir des années 1960, il multiplie les projets et les albums. Il poursuit notamment les aventures de *Mr. Magellan*, créées par Jean Van Hamme, accompagne son ami Tibet sur la série *Chick Bill* et crée, pour Eddy Paape, *Yorik des tempêtes*. Il écrit également pour la radio et la télévision et devient, en 1976, rédacteur en chef du journal *Tintin*.

Peu avant, il renoue avec le roman policier et publie *De 5 à 7 avec la mort*. Un retour gagnant puisque le roman est récompensé par le Grand prix de littérature policière. Tout en continuant d'assurer son travail de scénariste, il signe, à partir de cette époque jusque dans les années 2000, une vingtaine de livres chez différents éditeurs.

En 2002, il publie son autobiographie intitulée *7 à 77 ans : Souvenirs d'un scénariste* aux éditions Mémor.

André-Paul Duchâteau meurt le 26 août 2020 à l'âge de 95 ans. Il laisse derrière lui une œuvre imposante marquée par son goût du genre policier et constituée de plusieurs centaines de bandes dessinées, autant de nouvelles et une quinzaine de romans.

Piste pédagogique

Les enseignants peuvent faire découvrir l'auteur de la nouvelle à travers une archive vidéo où André-Paul Duchâteau parle de son parcours et de son travail d'écrivain.

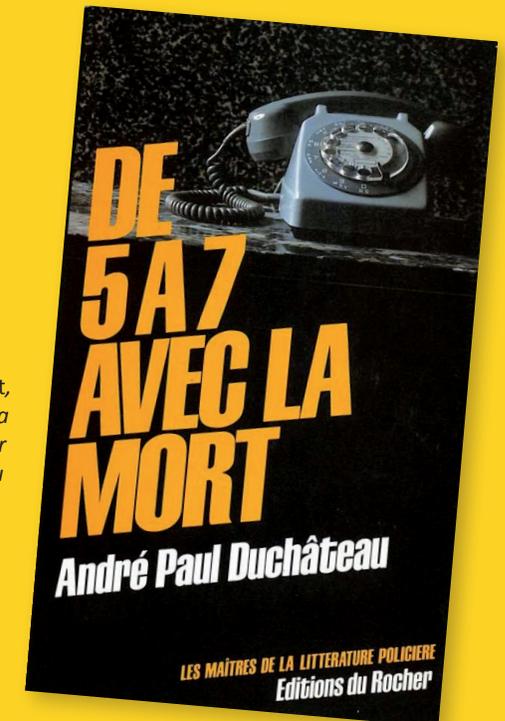
La vidéo, d'un peu plus de 3 minutes, est disponible en suivant ce lien :

<https://www.youtube.com/watch?v=rplVW1rTAws>

À la seconde écoute, proposer aux élèves de noter les caractéristiques d'André-Paul Duchâteau en tant qu'homme et auteur. Échanger sur base des éléments retenus par les élèves : société, faits divers, optimisme, pessimisme, volonté de changer le monde.



Premier tome de la série la plus connue d'André-Paul Duchâteau : Ric Hochet



De 5 à 7 avec la mort, publié en 1974, relancera la carrière de romancier d'André-Paul Duchâteau

2. Le récit policier, qu'est-ce que c'est ?

1. Tentative de définition

Pistes pédagogiques

- Les enseignants peuvent interroger les élèves sur leurs connaissances concernant le récit policier afin d'élaborer, ensemble, une définition. Les élèves pourraient exposer à la classe des mots-clés, des caractéristiques, des noms d'auteurs ou des titres de romans qui leur semblent appartenir au genre du récit policier.
- **Suggestion** : pour cette première exploration, les enseignants peuvent montrer une série de couvertures de romans policiers. Sur cette base, les élèves relèveront des caractéristiques propres au genre.

Proposition de définition : le récit policier est un récit principalement centré sur la résolution d'une énigme ou d'un crime au moyen d'une enquête de police ou de détective. Bien qu'il puisse prendre de multiples formes, le récit policier repose sur une série d'invariants qui le définit : un crime ou délit, un mobile, un coupable, une victime, un mode opératoire et une enquête.

2. Historique du genre

Les prémices

Bien qu'il ne soit pas tout à fait correct de parler de roman policier avant la fin du XIX^e siècle, on trouve déjà des traces d'enquêtes, de mystères à résoudre et de crimes dès l'Antiquité. Dans l'*Ancien Testament* par exemple, le meurtre d'Abel par Caïn est souvent présenté comme le premier crime de l'humanité.

Cependant, les véritables prémices du genre datent plutôt du XIX^e siècle où va se développer et évoluer tout un imaginaire criminel qui donnera naissance au roman policier. Comme précurseurs, les ouvrages de référence citent volontiers Fontenelle, Voltaire ou encore Comte. On pourrait y ajouter d'autres écrivains comme Balzac (et son roman *Une ténébreuse affaire*) ou encore Hoffmann (et sa nouvelle *Mademoiselle de Scudéry*) qui mettent également en scène crimes et enquêtes.

Beaucoup voient en Edgar Allan Poe le père du roman policier. Sa nouvelle *The Murders in the Rue Morgue*² publiée en 1841 est en effet une des premières du genre. Poe y pose les bases d'un modèle largement repris et travaillé par la suite : celui d'un détective qui, à l'aide de la méthode déductive, part d'une série d'indices pour confondre le coupable et expliquer le crime. Cette forme du récit policier, dite « à énigme », rencontre rapidement un succès énorme qui perdure jusqu'à aujourd'hui.

Les circonstances de la naissance du genre policier sont nombreuses mais dépendent essentiellement d'un contexte social et économique : celui de la Révolution industrielle.

En effet, le développement de la ville industrielle, au cours du XIX^e siècle, joue un rôle fondamental dans l'émergence d'un imaginaire criminel. La croissance de la ville s'accompagne de celle des bas-fonds. Miséreux et malfrats constituent tout un pan urbain et font ainsi des villes un lieu propice au crime.

Parallèlement à cette évolution des villes, le rôle de la police se modifie. Initialement la police a un but politique : faire respecter les lois, pourchasser ceux qui complotent contre l'État. Ensuite, la police devient un corps social essentiel dans la ville pour protéger les citoyens. Elle traque les criminels et mène des enquêtes. Un policier en particulier a son importance dans l'émergence de la littérature policière : Eugène-François Vidocq (1775-1857). Tour à tour bandit et policier, sa vie mouvementée et aventureuse inspire bon nombre d'auteurs. Ses *Mémoires* (1828) jouent un rôle important dans le développement de l'imaginaire criminel.

Outre la ville et la police, une autre condition favorise l'émergence de la littérature policière : l'extension de l'enseignement et l'industrialisation de la presse qui permet l'accès à l'écrit d'un plus large public. Les journaux se développent et cherchent à capter un nouveau public populaire pour qui la lecture devient un loisir. Les éditeurs de presse mêlent rapidement à la recension des faits d'actualité, des romans-feuilletons et des récits de faits divers. L'intérêt que le public accorde à ces derniers amène à leur progressive fictionnalisation et donne naissance au genre policier.

2 - Traduction française : *Double assassinat dans la rue Morgue*.

La naissance

Le genre policier naît au tournant du XX^e siècle avec ses propres codes : « Le roman policier obéit à des logiques propres, à un fonctionnement interne complexe du récit, qui a beaucoup évolué depuis la création du genre. Le détective amateur et l'aventurier ont cédé le pas au policier, puis au « privé », qui enquête avec des méthodes très variées afin d'identifier des coupables de natures très différentes³ ».

Plusieurs éléments essentiels se trouvent au cœur du roman policier : un crime mystérieux, un détective et une enquête. Avec une série de principes récurrents. Parmi ceux-ci l'énigme à résoudre, la capacité du détective à se mettre à la place du coupable. Ou encore la présence d'un criminel que le détective affronte à répétition comme par exemple Sherlock Holmes et le professeur Moriarty chez Conan Doyle. Il y a aussi le recours de la police à un détective privé pour l'aider. Un détective qui est souvent une machine à raisonner, étranger aux conventions sociales, il est généralement isolé, marginalisé. Ces détectives « se ressemblent tous [...] parce qu'il n'y a qu'une manière de raisonner⁴ ».

Le roman policier évolue au fil du temps et émerge une série de sous-genres tels que le thriller, le roman noir, le roman d'espionnage, etc. Des auteurs deviennent des grands noms de la littérature policière grâce à leurs personnages emblématiques. Parmi eux, on trouve Conan Doyle qui a donné vie au célèbre détective Sherlock Holmes, Maurice Leblanc et son gentleman cambrioleur, Arsène Lupin, Gaston Leroux et son personnage de Rouletabille, Agatha Christie qui a créé le fameux Hercule Poirot, Georges Simenon et le Commissaire Maigret... Ces personnages deviennent célèbres dans le monde entier et ils sont largement adaptés et réadaptés sur tous les supports médiatiques. Le succès de ces figures littéraires résonne encore aujourd'hui, parfois jusqu'à créer de véritables sous-genres riches eux-mêmes de centaines d'œuvres comme celui des pastiches holmésiens.

3. Et en Belgique ?

La littérature belge a depuis longtemps donné une large part aux genres populaires et nombreux sont les auteurs belges à avoir œuvré dans ce domaine. La littérature policière ne fait pas exception.

Les premiers récits policiers belges sont publiés au début du XX^e siècle. Sans épuiser la matière, on peut citer, en 1908, *Le rival de Sherlock Holmes* de Hector Fleischmann. S'il est toujours présenté sur sa couverture comme un « roman d'aventures », il initie, dans l'espace francophone, une mode qui connaîtra un succès énorme et durable, celle des pastiches de Sherlock Holmes. C'est avec *Les Mouches d'or* de Rodolphe de Warsage qu'apparaît pour la première fois sur un roman belge l'inscription « roman policier » en 1918.

Le roman policier en Belgique connaît un bel essor dès les années 1920-1930. Georges Simenon et Stanislas-André Steeman entament leur carrière littéraire dans les années 1920, tandis qu'en 1929 commence la publication de la série Harry Dickson. Sous-titrée *Le Sherlock Holmes américain*, écrite en allemand puis traduite en néerlandais avant d'être adaptée, voire totalement réécrite, pour le marché francophone par un Jean Ray alors anonyme, la série témoigne de l'internationalisation des littératures populaires et du genre policier plus précisément.

Dans les années 1930, les collections d'éditeurs belges vont se multiplier : les « Presto Films » des éditions de la Bonne Presse, les « Récits Express » des éditions Erasmus, les éditions Moorthamers ou encore les éditions Dupuis et leur célèbre collection « Bibliothèque Jaune » vont permettre à de nombreux auteurs belges, comme Steeman ou Jean Doisy, de s'exercer au genre policier.

L'essor du roman policier belge durant les années de guerre est particulièrement prodigieux. Du fait de la fermeture administrative des frontières, les livres français n'arrivent plus en Belgique. La situation politique et économique, largement à l'arrêt, favorise l'émergence d'une littérature d'évasion, dont le genre policier entend prendre sa part.

C'est aussi l'occasion pour la Belgique francophone de définir une véritable littérature nationale libérée de l'influence de ses grands voisins européens. Les auteurs de romans policiers vont voir là l'occasion de donner à leur genre de prédilection ses lettres de noblesse et de fonder un véritable policier à la belge reconnu et estimé.

C'est ainsi qu'une bouillonnante activité éditoriale voit le jour. La maison d'édition Les Auteurs Associés et la collection « Le Jury », dirigée par Stanislas-André Steeman, sont les plus emblématiques mais elles sont loin d'être les seules : « Le Sphinx », « Le Hibou », « L'Alibi », « Le Vampire »... sont autant de collections parmi la trentaine qui émergent alors. S'y développe un roman policier psychologique, présenté comme typiquement belge, qui s'éloigne du policier à énigme anglais dont l'influence était jusque-là prépondérante.

Pour alimenter cette déferlante, des dizaines d'auteurs vont prendre la plume, pour la plupart pour le seul temps de l'Occupation, mais pas uniquement. Thomas Owen ou encore André-Paul Duchâteau y font leurs premières armes. Simenon et Steeman y trouvent l'opportunité de placer plusieurs textes tandis que des auteurs plus légitimés profitent de l'occasion pour s'essayer au genre. C'est le cas du surréaliste Max Servais auteur d'une dizaine de titres ou des autrices Louis Dubrau⁵ (*Le destin de Madame Hortense*, *L'arme du crime*) et Marie Gevers (*L'oreille volée*).

3 - FONDANÈCHE (Daniel), *Le roman policier*, Paris, Ellipses Edition, coll. : « Thèmes et études », 2000, p.3.

4 - BOILEAU (Pierre Louis) et NARCEJAC (Thomas), *Le roman policier*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. : « Que sais-je », p.30.

5 - Nom de plume de Louise Janson-Scheidt.

Dès la réouverture des frontières, en 1944, ces collections vont rapidement disparaître et leurs auteurs avec elles. Il faut dire que la concurrence avec la France est particulièrement inégale. Entre 1945 et 1950, les grandes collections françaises emblématiques du genre vont apparaître et se développer de manière fulgurante, en surfant notamment sur l'américanophilie très présente à la Libération : « Série Noire » chez Gallimard en 1945, « Un Mystère » aux Presses de la Cité en 1948 ou encore « Spécial Police » au Fleuve Noir en 1949 vont inonder le marché.

Ne reste plus aux auteurs belges les plus chanceux ou les plus talentueux qu'à se recycler, voire à s'y faire oublier tant la période de guerre est largement entachée par les liaisons qu'éditeurs et auteurs entretenaient avec l'occupant. Certains s'orientent vers des genres moins concurrentiels. Thomas Owen et Jean Ray approfondissent alors la veine fantastique, tandis qu'André-Paul Duchâteau et Maurice Tillieux s'investissent dans la bande dessinée. D'autres abandonnent toute velléité de reconnaissance littéraire et deviennent, sous divers pseudonymes brouillant l'origine auctoriale, les chevilles ouvrières de l'édition populaire française : Paul Kenny (en fait Jean Libert et Gaston Vandenpanhuysse), Peter Randa (en fait André Duquesne) ou encore Benoît Becker (en fait José-André Lacour) pour ne citer qu'eux, produiront ainsi des centaines de titres dans les genres les plus populaires : policier, science-fiction, sentimental et ce, pour certains, jusque dans les années 1980.

C'est dans les années 1970, avec le retour d'André-Paul Duchâteau au roman policier que s'ouvre la période contemporaine du polar belge. Une période marquée par un phénomène de normalisation. En 1974, soit plus de trente ans après son dernier roman publié, Duchâteau édite *De 5 à 7 avec la mort*. Un retour gagnant récompensé par le Grand prix de littérature policière. L'année suivante, un autre Belge, Yvon Toussaint, reçoit le même prix. Un beau doublé en guise de top départ pour une nouvelle génération d'auteurs et d'autrices.

Apparaissent alors régulièrement de nouvelles plumes qui, libérées de la contrainte des origines, ne ressentent plus la nécessité d'étouffer leur identité ou, au contraire, de la porter en étendard et proposent des récits policiers diffusés et appréciés bien au-delà des frontières belges : Jean-Baptiste Baronian en 1981, Patrick Delperdange en 1985, Pascale Fonteneau en 1992, Nadine Monfils en 1995, Paul Colize en 1999, Barbara Abel en 2002... Autant d'auteurs qui publient dans des maisons prestigieuses.

3. Le téléphone à la loupe

1. Entrée en matière : analyse de l'illustration

La réédition de la nouvelle *Le Téléphone* dans le cadre de la Fureur de lire bénéficie d'une illustration originale réalisée par l'artiste belge Elisa Sartori. Celle-ci illustre un passage clé de la nouvelle.

Elisa Sartori a choisi de prendre pour sujet l'un des personnages principaux de l'histoire, Minou, qui, malgré sa présence en creux dans le récit, est au cœur de l'intrigue. En effet, sa détresse psychologique, provoquée par l'appel téléphonique du chanteur Johnny Gold, est à l'origine du meurtre perpétré par son compagnon.

L'image, d'une composition pourtant épurée, est riche de sens.

Pistes pédagogiques avant lecture

L'enseignant pourrait demander à ses élèves d'analyser l'illustration avant la lecture de la nouvelle. Voir avec eux ce qu'elle leur inspire, ce qu'elle dit, pour eux, de l'histoire qui va être racontée. Il serait déjà intéressant de les faire réfléchir sur la composition et les choix artistiques (l'absence de visage, les aplats de couleurs). C'est aussi l'occasion d'une discussion purement esthétique. Aiment-ils ou non cette illustration et pourquoi ?



© Elisa Sartori

Pour les aider dans cette démarche, rappeler quelques points d'attention lorsque l'on analyse une image. Celle-ci se fait en trois temps :

ANALYSE D'UNE IMAGE EN TROIS TEMPS	
A. Décrire : « ce que je vois »	1. Quel type d'image ? Une illustration pour la couverture d'une nouvelle policière.
	2. Que représente cette image ? Une femme assise sur une chaise et qui semble être au téléphone. Du cornet sort une flamme qui vient lui brûler le visage. Mis à part ses sourcils, ses traits ne sont pas dessinés.
	3. Comment est représentée cette image ? Composition ? Le dessin part du bas de l'image, le visage se retrouve donc au milieu de la page. C'est la première chose que l'on voit et aussi la plus importante. Couleur ? L'illustratrice rehausse le dessin en noir et blanc avec une seule couleur : le rouge. Celle-ci est posée en larges aplats et ne laisse place à aucun détail sur la robe. Cadre ? Le cadrage sert à attirer l'œil du spectateur sur un élément. Ici, l'illustratrice choisit un cadre dit « à l'américaine ». L'image est coupée au niveau des hanches. Ce cadrage permet d'être proche du personnage illustré qui se trouve dès lors au cœur de l'image.
B. Contextualiser : « ce que je sais »	1. Qui a réalisé l'image ? Elisa Sartori, l'information est donnée en quatrième de couverture.
	2. À quoi sert cette image ? Elle illustre la couverture d'une nouvelle d'André-Paul Duchâteau publiée dans une plaquette à l'occasion de la Fureur de lire 2021.
	3. De quand date cette image ? 2021 : information donnée en quatrième de couverture.
C. Interpréter : ce que j'en pense	Sur la base des informations rassemblées, donner son interprétation de l'image. C'est évidemment la partie la plus intéressante de l'exercice. Le but est ici de faire réfléchir les élèves sans pour autant attendre une « bonne » réponse. L'enseignant peut s'aider des éléments d'analyse de l'image proposés au point 1 pour animer la discussion et aider les élèves.

Il serait intéressant de faire réaliser cette petite étude aux élèves puis de leur demander d'y revenir après la lecture du texte. Si les deux premiers points (décrire, contextualiser) ne devraient pas vraiment évoluer, le troisième (interpréter) devrait se modifier. En effet, l'image, par sa dimension symbolique forte, ne se révèle vraiment qu'à la lecture de la nouvelle.

Pistes pédagogiques après lecture

Quels liens les élèves peuvent-ils tisser entre l'illustration et le contenu de la nouvelle ? Travailler par groupe. Puis noter au tableau les éléments repérés par chaque groupe. Discuter et échanger à ce sujet.

Quelques pistes d'analyse de l'image après lecture :

- Le visage, anonymisé par l'absence de traits, révèle le statut ambigu du personnage féminin dans la nouvelle. Alors que Minou est au cœur même de l'intrigue, le lecteur sait finalement peu de choses sur elle et surtout sur ses pensées et son profil psychologique. Elle est écrasée par les deux figures masculines principales de l'intrigue. Tout d'abord par le chanteur. En effet, on sait l'importance du statut de victime dans une intrigue policière. Ici, ce statut lui est comme volé par Johnny Gold qui, pourtant, est en partie responsable de son état. La victime ce n'est pourtant pas elle, c'est Johnny Gold : première spoliation. Ensuite par son compagnon. Le lecteur ne la connaît qu'à travers les paroles et le portrait qu'il veut bien en faire. Il la présente comme une personne résignée, psychologiquement effondrée. Il décide d'une vengeance, non pour lui, mais pour elle, sans pour autant avoir recueilli son point de vue. Il choisit donc à la fois de l'assigner comme victime (de plus, victime de seconde zone dans le récit), de lui attribuer une volonté de vengeance et le mode selon lequel cette dernière est exécutée. Rien n'indique dans le récit qu'elle aurait cautionné cette violence et cette rancœur. C'est en somme le portrait d'une femme en négatif que le récit nous offre. Le visage anonyme de l'illustration rend parfaitement compte de cette situation. À noter : les seuls traits esquissés sont ceux des sourcils, une des parties les plus expressives du visage. Ils sont justement représentés ici dans leur plus objective neutralité émotionnelle.
- Le cornet du téléphone crache littéralement un « coup de feu ». Ce choix révèle deux choses : il rappelle évidemment le véritable coup de feu qui tue Johnny Gold au début de la nouvelle. Il permet également un parallèle entre ce meurtre et le meurtre, psychologique cette fois, qu'a représenté l'appel téléphonique pour Minou. Par ce dessin, l'illustratrice pose la question suivante, au demeurant déjà présente dans la nouvelle : « Et si le véritable criminel était Johnny Gold lui-même ? ». La violence psychologique est ici représentée dans sa plus crue réalité, à l'instar d'une violence physique : un coup de fusil en plein visage.

- Le choix de la couleur rouge pour la robe est également intéressant. Sans épuiser les significations multiples et parfois contradictoires que l'on associe à la couleur rouge, il est difficile de ne pas y voir la couleur du sang. Sang versé à la fois lors du meurtre de Johnny Gold et lors de la fausse couche de Minou. L'artiste illustre, encore ici, un parallèle important entre deux événements de la nouvelle.

2. Les caractéristiques du récit policier

Comme souvent lorsqu'il s'agit de circonscrire les limites d'un genre, il est difficile d'établir une série de caractéristiques strictes qui épouseraient sans aspérités l'ensemble de la production qui s'en réclame. Le récit policier ne fait pas exception, son corpus est infiniment divers et riche d'innombrables variations qui participent de son intérêt.

Néanmoins, les enseignants peuvent mettre en avant, auprès de leurs élèves, quelques grands constituants du récit policier regroupés en une liste de six invariants :

LES SIX INVARIANTS DU RÉCIT POLICIER	
Un crime ou un délit	C'est l'action, jugée mauvaise ou inquiétante, qui est au cœur du récit. Son explication ou son éclaircissement constitue souvent l'enjeu de l'histoire. Ce crime ou ce délit peut prendre de multiples formes : vol, disparition, meurtre, agression...
Un(e) ou des coupable(s)	Le coupable est la personne responsable du crime ou du délit. L'enjeu de nombreux récits policiers est de trouver le coupable.
Un ou des mobile(s)	C'est la ou les raisons qui motive(nt) la personne responsable du crime ou du délit. Ce mobile peut être d'ordre affectif (amour, haine...), psychologique (maladie mentale, crise de folie...), financier...
Un(e) ou des victime(s)	C'est la personne qui subit les dommages (physiques, psychologiques, matériels, financiers...) liés au crime ou au délit.
Un mode opératoire	C'est la manière d'agir du coupable. L'ensemble des actions qui ont été nécessaires à la réalisation du crime ou du délit.
Une enquête	C'est l'ensemble des actions et des réflexions de l'enquêteur qui permet, ou non, de comprendre les raisons du crime ou du délit et d'identifier le coupable. L'enquête est souvent menée par un membre de la police (enquêteur, inspecteur) ou par un détective privé mais aussi par n'importe quelle personne qui souhaite résoudre l'énigme (en littérature jeunesse, ce rôle est souvent dévolu à un groupe d'enfants).

3. La nouvelle et le genre policier

La nouvelle est un récit fictif bref qui se termine, la plupart du temps, par une fin ouverte ou inattendue appelée « la chute ». Elle comporte peu de personnages, se concentre sur une action resserrée et met en scène un minimum de lieux. Par sa brièveté et sa concision, la nouvelle se prête particulièrement bien au genre policier.

La situation initiale, ou exposition, est souvent claire et rapidement exposée. Le nombre restreint de personnages permet une caractérisation rapide : « un coupable, une victime, un ou deux suspects, un enquêteur »⁶. La chute, souvent surprenante, est évidemment liée à la résolution de l'énigme.

Piste pédagogique :

Sur la base de cette définition et après la lecture du texte, les enseignants pourront demander aux élèves de montrer en quoi *Le téléphone* d'André-Paul Duchâteau respecte les caractéristiques de la nouvelle.

4. Le téléphone, un récit policier ?

La nouvelle *Le téléphone* d'André-Paul Duchâteau est un bon exemple de variation autour de ces six invariants : la narration est assurée par le meurtrier et, si le lecteur découvre le mobile du coupable, les enquêteurs, eux, n'y arrivent pas.

Dans cette séquence, les enseignants peuvent demander aux élèves, après la lecture de la nouvelle, de repérer les six invariants du récit policier vus précédemment. L'exercice constituerait ainsi une mise en pratique et permettrait aux élèves de découvrir des exemples concrets de ces différents invariants.

6 - BEAUP (Yveline), *Le crime n'est jamais parfait. Nouvelles policières 1*, Paris, Flammarion, coll. « Étonnants classiques », 2015, p. 13.

LES SIX INVARIANTS DU RÉCIT POLICIER

Un crime ou un délit

Le meurtre par balle de la star de la chanson Johnny Gold à la fin d'un de ses concerts par une personne dans la foule.

« Quand je sortis l'arme, au milieu des fleurs et des cris d'enthousiasme, rien que le bout du canon bleui apparaissait sous une grande photo que je brandissais comme les autres. Je ne sais pas ce qu'il a cru : que je voulais également un autographe ? Que je lui tendais un stylo ? Il avança la main, comme pour le prendre. Cela me parut si émouvant et si grotesque à la fois que je me demande encore ce que je faisais là. Puis, j'ai tiré plusieurs fois et il a ouvert la bouche d'un air stupéfait. Il y avait déjà du sang sur son costume pailleté. Quand il bascula, les hurlements de frayer m'enveloppèrent et je disparus sous les cris, les crachats, les ongles aigus qui me lacéraient le visage comme des serres qui m'arrachaient. »

Un(e) ou des coupable(s)

Le compagnon de la jeune femme appelée « Minou », ancien fan du chanteur et narrateur de l'histoire.

« À l'hôpital, dès que je fus en mesure de répondre, les policiers me demandèrent pourquoi. J'étais arrêté pour meurtre. J'avais honte. Pas de ce que j'avais fait, mais de m'expliquer. »

Un ou des mobile(s)

La vengeance suite à l'hospitalisation de sa compagne qu'il attribue à Johnny Gold : alors que Minou était en grande détresse psychologique suite à une fausse couche, Johnny Gold aurait utilisé le numéro de téléphone que le couple lui avait réservé pour se moquer d'elle. Suite à cela, elle aurait pris une dose excessive de médicaments qui a entraîné son hospitalisation.

« Minou et moi, on était vraiment dingues de Johnny Gold. Tous les deux. [...] Minou attendait un enfant. Si c'était un garçon, on le prénommerait Johnny... Un soir, à un gala, elle a pu s'en approcher et elle lui a raconté ça. Elle lui écrivait tout le temps, mais on sait évidemment que c'était des secrétaires qui répondaient. Elle aurait voulu lui téléphoner mais il lui a dit que ce n'était pas possible et qu'il ne pouvait donner son numéro parce qu'il y aurait trop d'appels. Mais si cela pouvait lui faire plaisir, il lui téléphonerait lui-même un soir. Lui-même... Alors, elle a eu une idée formidable. Elle lui a expliqué qu'il ne pouvait pas appeler sur l'appareil qu'on employait tous les jours pour tout le monde. Non, elle allait prendre un autre appareil... qu'on mettrait dans la chambre. Un appareil tout blanc et il serait le seul à connaître le numéro qui ne figurerait pas dans l'annuaire. Ce serait son appareil. [...] On a attendu pendant des mois. On se demandait s'il n'avait pas égaré le numéro. [...] Puis, encore des mois. Minou a fait une fausse couche et après cela, elle n'a plus été comme avant. [...] Un dimanche, enfin, le téléphone a sonné. Minou m'a regardé avec un petit sourire anxieux. [...] - Johnny, enfin, c'est vous ! a-t-elle susurré, comme en extase. Puis, à mesure qu'elle écoutait, ses traits se sont transformés. Elle était bouleversée comme un enfant à qui on fait du mal. Je me suis approché. J'ai entendu des bribes de voix, des rires et des insultes épouvantables avec des obscénités d'homme complètement ivre. [...] Un choc pareil, elle ne s'en est jamais remise. - Pourquoi ? me demandait-elle toujours. Pourquoi ? Après, elle a pris tant de saletés de drogues qu'elle n'a plus tenu le coup et un soir, on a dû l'emmener en clinique... »

Un(e) ou des victime(s)

Le chanteur Johnny Gold. On apprend qu'il est mort car le coupable est accusé de meurtre. Il n'a donc pas survécu aux balles.

« À l'hôpital, dès que je fus en mesure de répondre, les policiers me demandèrent pourquoi. J'étais arrêté pour meurtre. »

Un mode opératoire

Le coupable est allé à un concert du chanteur. Lorsque celui-ci est venu embrasser les fans du premier rang et signer quelques autographes à la fin de son concert, le coupable a tiré avec une arme cachée sous une photo de la star tendue vers elle, comme s'il voulait une dédicace.

« Quand je sortis l'arme, au milieu des fleurs et des cris d'enthousiasme, rien que le bout du canon bleui apparaissait sous une grande photo que je brandissais comme les autres. Je ne sais pas ce qu'il a cru : que je voulais également un autographe ? Que je lui tendais un stylo ? Il avança la main, comme pour le prendre. Cela me parut si émouvant et si grotesque à la fois que je me demande encore ce que je faisais là. Puis, j'ai tiré plusieurs fois et il a ouvert la bouche d'un air stupéfait. Il y avait déjà du sang sur son costume pailleté. »

Une enquête

L'enquête est ici menée par des membres de la police. Ils ont rassemblé des informations sur le parcours de vie du coupable et de sa compagne ainsi que sur leur parcours professionnel.

« La femme se droguait avec des médicaments. C'est certain. Mais pas lui, on a vérifié. Elle travaillait aux caisses d'un supermarché. Lui, il est opérateur dans une boîte de mécanographie. [...] Sur elle, rien à dire. Au supermarché, il n'y a pas longtemps qu'elle avait été engagée mais elle faisait son possible. Lui, il est bien noté dans sa firme. »
Ils ont fouillé leur appartement et ont découvert l'un des indices principaux de l'enquête, à savoir les deux lignes téléphoniques dont une, qui ne servait presque jamais, raccordée à un téléphone dans la chambre. Ils ont également fait une enquête de voisinage.
« Les voisins racontent qu'ils étaient plutôt des gens calmes, qui écoutaient des disques presque tous les soirs. Ils allaient souvent à des galas.
- Bon ! Et Johnny Gold, là-dedans ?
- Je ne sais pas, ils avaient tous ses disques. On a découvert des tas de photos qui ont dû se trouver aux murs. Mais qu'ils ont retirées. Des autographes aussi. Dans des albums. Des « fans » de Gold ; ça, c'est sûr. [...] Il y a deux appareils téléphoniques dans leur appartement qui n'est pourtant pas bien grand.
- Bon. Ça arrive. Un poste dans le living et un autre dans la chambre, par exemple...
- Non, deux lignes différentes. Deux numéros bien distincts. Le premier est à leur nom dans l'annuaire. L'autre, dans la chambre, c'est un privé. Le premier, c'est un appareil comme les autres. L'autre, dans la chambre, c'est un truc de luxe, avec supplément et tout. »

4. À vos stylos !

Les enseignants peuvent proposer aux élèves, comme activité de prolongement, un ou des atelier(s) d'écriture.

1. Premier atelier d'écriture

Le téléphone a cela d'original que les enquêteurs n'arrivent pas à résoudre l'énigme à la fin de la nouvelle. Comme le narrateur est le coupable lui-même, le lecteur connaît les mobiles du crime. Les enseignants peuvent demander aux élèves d'imaginer une suite qui expliquerait comment les enquêteurs arrivent à découvrir les mobiles du crime.

Plusieurs pistes peuvent être suivies :

- **Une approche technique et scientifique :** les enquêteurs suivraient la piste du téléphone de la chambre et essaieraient de trouver via l'abonnement et le numéro une liste des anciens appels. En effet, le narrateur précise qu'ils ont reçu un appel alors que l'enquêteur affirme le contraire. Il y a là une énigme à résoudre.
- **Une approche par interrogatoire :** la nouvelle se termine sans que le coupable ait été réellement interrogé au commissariat, puisqu'il est toujours hospitalisé. Une manière de poursuivre la nouvelle serait d'imaginer la sortie d'hôpital du coupable et son interrogatoire par la police.
- **Une approche auprès de Minou :** dans la nouvelle, le lecteur sait que Minou est dans une clinique pour soigner ses problèmes liés aux médicaments. Il n'est pas fait mention d'une réelle rencontre entre les enquêteurs et elle. Cette rencontre pourrait faire évoluer l'enquête.

2. Second atelier d'écriture

Cette seconde approche, moins créative, parce que la nouvelle donne déjà de nombreuses informations, est peut-être plus facile pour les élèves car elle demande un effort d'imagination plus limité. Les enseignants peuvent demander aux élèves d'écrire la nouvelle, ou une partie de la nouvelle, en changeant le point de vue :

- Réécrire la scène du meurtre, selon le point de vue de la star Johnny Gold.
- Écrire la scène de la fouille de l'appartement par les enquêteurs.
- Réécrire la nouvelle sans focalisation, selon un point de vue neutre qui maintiendrait alors le doute sur les mobiles du meurtre.

Bibliographie

Romans jeunesse d'André-Paul Duchâteau, toujours disponibles :

- En collaboration avec Frank Andriat, *Le coupable rêvé*, Namur, Mijade, 2007.
- En collaboration avec Frank Andriat, *La Miss*, Namur, Mijade, 2018.
- *Le masque de cire*, Namur, Mijade, 2019.

Bandes dessinées d'André-Paul Duchâteau :

- En collaboration avec Tibet (dessin), *Ric Hochet* : 78 titres ou 20 volumes d'intégrale disponibles aux Éditions du Lombard.
- En collaboration avec René Follet (dessin), *Terreur* : intégrale disponible aux Éditions Dupuis.
- En collaboration avec Grzegorz Rosinski (dessin), *Hans* : intégrale en 2 volumes aux Éditions du Lombard.

Romans d'André-Paul Duchâteau :

- *Meurtre pour meurtre*, Bruxelles, éditions A. Beirnaerd, coll. « Le Jury », fascicule 29, 1942.
- *Tout ou rien*, Bruxelles, éditions A. Beirnaerd, coll. « Le Jury », fascicule 39, 1942.
- *La mort est du voyage*, Bruxelles, éditions A. Beirnaerd, coll. « Le Jury », fascicule 49, 1942.
- *Pique-nique*, Bruxelles, Heure d'oubli, n°25, 1942.
- *De 5 à 7 avec la mort*, Monaco, Le Rocher, 1974.
- *La 139^e victime*, Bruxelles, Rossel, 1976.
- *Comme un coupable*, Montréal, Desclez, 1980.
- *Double pour un assassin*, Montréal, Desclez, 1981.
- *Cobaye*, Montréal, Desclez, 1982.
- *Palmarès pour trois crimes*, Montréal, Desclez, 1982.
- *La ville aux deux démons* (La ville des démons ?), Monaco, Le Rocher, coll. « Les Maîtres de la littérature policière », 1985.
- *La clé sur la porte*, Monaco, Le Rocher, coll. « Les Maîtres de la littérature policière », 1985.
- *Entre la vie et la mort*, Bruxelles, Nocturnes, 1986.
- *La petite fille à gauche sur la photo*, Monaco, Le Rocher, coll. « Les Maîtres de la littérature policière », 1987.
- *La vieille dame à la poupée*, Bruxelles, Le Rocher, coll. « Les Maîtres de la littérature policière », 1989.
- *Mourir à Angoulême*, Bruxelles, Le Rocher, coll. « Les Maîtres de la littérature policière », 1990.

- *La 139^e victime*, Paris, Librairie des Champs Élysées, coll. « Le Masque », n° 1984, 1990.
- *Palmarès pour cinq crimes*, Paris, Librairie des Champs Élysées, coll. « Le Masque », n° 2020, 1990.
- *Crimes par ricochet*, Bruxelles, Claude Lefrancq éditeur, coll. « Attitudes », 1991.
- *Sherlock Holmes revient*, Bruxelles, Claude Lefrancq éditeur, coll. « Attitudes », 1992.
- *Défis impossibles*, Bruxelles, Quorum, coll. « Police Fiction », 1994.
- *Les chemins de lune*, Paris, éditions Le Masque, coll. « Labyrinthes », n° 69, 2000.
- *Le voleur d'âmes*, Paris, éditions Le Masque, coll. « Labyrinthes », n° 82, 2000.
- *Les anges de cire*, Paris, éditions Le Masque, coll. « Labyrinthes », n° 116, 2003.

POUR ALLER PLUS LOIN :

Autobiographie :

- DUCHÂTEAU (André-Paul), *7 à 77 ans, souvenirs d'un scénariste*, Bruxelles, Mémor, coll. « Transparences », 2002.

Sur le récit policier :

- AZIZA (Claude) et REY (Anne), *La littérature policière*, Paris, Pocket, 2003/
- FONDANÈCHE (Daniel), *Le roman policier*, Paris, Ellipses Édition, coll. « Thèmes et études », 2000.
- REUTER (Yves), *Le roman policier*, Paris, Nathan, coll. « Lettres 128 », 1997.

Sur le récit policier belge :

- Collectif, « Le roman policier belge », Amiens, Association des Amis du Roman Populaire, revue « *Le Rocambole* », n°45, 2008.
- DELLISSE (Luc), *Le policier fantôme*, Bruxelles, Espace Nord, 2017.
- LIBENS (Christian), *Petite histoire du roman policier belge*, Neufchâteau, Weyrich Éditions, coll. « Noir corbeau », 2019.

Sur le récit policier destiné à la jeunesse :

- PERRIN (Raymond), *Histoire du polar jeunesse : romans et bandes dessinées*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Ce carnet pédagogique accompagne la plaquette *Le téléphone* d'André-Paul Duchâteau, nouvelle publiée dans le cadre de la Fureur de lire 2021. La nouvelle et le document d'accompagnement sont disponibles sur simple demande dans leur version papier à fureurdelire@cfwb.be et en ligne sur www.fureurdelire.be. La Fureur de lire est une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles avec la collaboration de la Bibliothèque des Littératures d'Aventures pour la plaquette *Le téléphone*.